Document generated on 08/09/2025 9:53 p.m.

Inter
Art actuel

Ça va la vie ? Engloutie !

Michaël La Chance

Number 85, Fall 2003

L'art et la vie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45917ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this article

La Chance, M. (2003). Ça va la vie ? Engloutie ! *Inter*, (85), 20–21.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2003

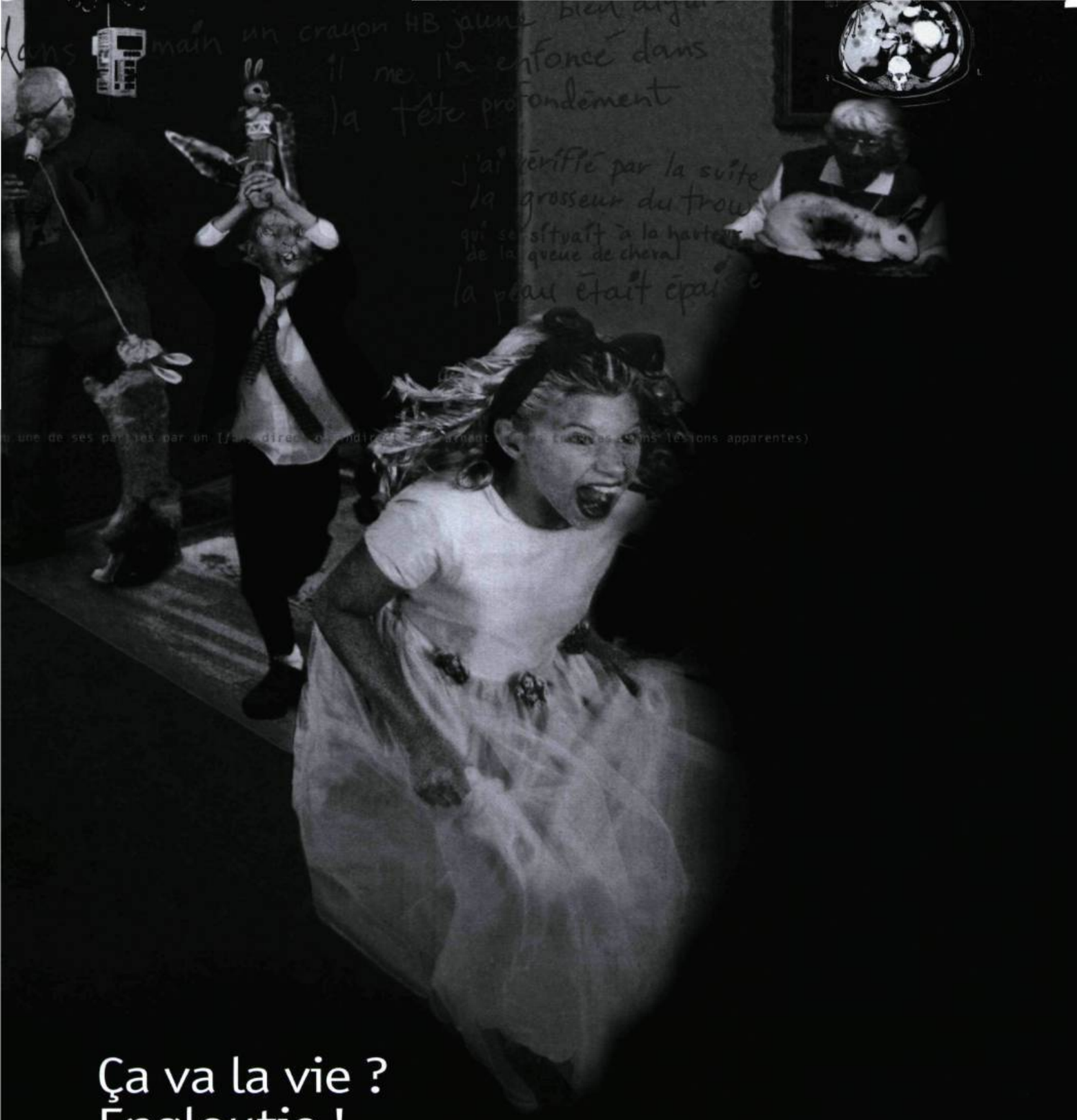
This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/



Ça va la vie ? Engloutie !

[ʃɔk]

Michaël LA CHANCE

Lorsqu'on vous demande : « Ça va ? », vous feriez mieux de dire : « Oui ça va merci », si vous voulez que votre réponse reste courte. Vous feriez mieux de répondre que tout va bien, de citer quelques réalisations exceptionnelles, parce qu'il est préférable d'allumer sa lanterne que de gueuler contre l'obscurité. Rien ne sert de broyer du noir, l'exercice ne se justifie que lorsqu'il est occasion de style. En effet, les artistes de notre époque sont d'une étonnante vitalité ! Mais le succès les tue. Ceux que le succès ne tue pas restent inconnus, donc nous ne pouvons pas vraiment en parler, ou plutôt nous en parlerons sans intéresser personne, parce que, malgré leur talent, ils n'auront pas trouvé la visibilité requise dans une société qui s'intéresse en premier lieu à ce qui a été béatifié par le succès. Ces artistes, pourquoi le succès les tue-t-il ? Parce qu'ils ont répondu à l'urgence de notre culture de combler notre vide historique, parce que – dès les premiers signes prometteurs – ils ont bénéficié d'un régime enrichi d'*internationalose*. Nous avons imaginé ce que serait une culture qui nous ressemble, nous avons soutenu les productions d'artistes-vitrines et d'œuvres-étendards. Ces individus *contemporanisables* sont devenus du jour au lendemain nos ambassadeurs dans une façon de faire de l'art. Certaines démarches auront abouti, tant mieux, d'autres ont été maintenues à bout de bras trop longtemps, dans une collusion musées-galeries qui favorisait ces dernières, parce que nous ne pouvions admettre que nous nous étions trompés car, nous le savons, les institutions ne se trompent jamais.

Soyons résolument optimistes, nous nous plairons à croire que la vie accorde le succès à ceux qui veulent le succès, l'argent à ceux qui veulent l'argent et – pourquoi pas – le sentiment de l'existence à ceux qui se cherchent une âme. Quitte – pour ces derniers – à perdre les illusions qui nous protègent si bien du doute et de la souffrance. Certes le succès artificiel de certains a porté ombrage à nombre de talents plus rares. Malgré notre engouement pour les championnats en circuit fermé, nous découvrons tous les jours des démarches originales, des œuvres singulières, des chemins de sous-bois. Il y a tant d'artistes et

d'écrivains dont l'univers est si riche et particulier, dont les causes sont de la plus extrême importance (environnement, interface homme/machine, identité sexuelle, ingénierie génétique, etc.) que nous gagnons tous beaucoup à les connaître. Ces artistes jetteraient un nouvel éclairage sur l'aventure de vivre, mais ne trouvent pas le rayonnement qu'ils méritent pour diverses raisons, malgré l'appui qu'ils reçoivent de quelques centres d'artistes courageux et de quelques bourses anémiques. Le public ne veut pas connaître son époque et encore moins ses talents, à moins de les noyer dans un spectacle culturel.

Nous attendons d'une culture qu'elle donne forme à nos pensées et à notre sensibilité, la possibilité aussi de rentrer en contact avec une diversité de points de vue : à travers des films, des livres, des œuvres plastiques, musicales, théâtrales, chorégraphiques, etc. Déplorer le manque de diversité et de relief de sa culture, c'est déjà faire la preuve d'une richesse culturelle, puisque cette culture nous a communiqué une idée du relief et de la diversité que nous pourrions en attendre. Les richesses de la culture sont notre moyen de critiquer cette culture ! Qu'est-ce que notre culture nous laisse imaginer comme culture ? C'est tout l'intérêt de l'art non pas tel qu'il se fait mais tel que nous pouvons l'imaginer ; du moins l'intérêt pour les artistes qui nous proposent des œuvres imaginaires.

Pourquoi nos créateurs, si talentueux, ne rayonnent-ils pas davantage ? Nous ne saurions passer sous silence la quasi-étanchéité des milieux culturels américains et français par rapport à tout ce qui est canadien, sinon québécois. Les impérialismes se côtoient, mêlent fascinations et détestations, pourtant nous restons à l'écart. Pourquoi Gaston MIRON n'a-t-il pas reçu le Nobel de littérature ? Ce n'était pas un « poète », dira-t-on, puisque c'était un « poète québécois » ! Ne passons pas sous silence l'anti-intellectualisme qui perdure dans notre société et, particulièrement, notre méfiance inouïe envers le relais verbal de la démarche créatrice. Qui dit « pensée » dit « bouillie verbale dont nous essayons de gaver les incrédules ». La pensée qui cherche à se structurer serait pire encore, régurgitation prétentieuse chez qui n'a pas digéré son rapport au monde. Alors, persuadés que la parole est superficialité, le refus de la parole nous apparaît garantir la profondeur. Nous tenons l'instinct aveugle pour vérité, surtout s'il s'accompagne du sourire commercial. L'Église n'a plus d'emprise sur nous, mais nous reproduisons néanmoins la méfiance cléricale envers toute pensée profane. Nous avons le privilège de disposer d'un espace de pensée qui échappe aux doctrines religieuses et à l'exigence d'afficher une couleur politique : cet espace de raison et de critique, de création et de valeurs personnelles, fait défaut sous d'autres cieux. Pourquoi ne pas se saisir de cette tribune et se donner cette respiration pour en faire le lieu de l'art ?

Hier le créateur passait pour authentique s'il avait un trauma majeur dans son histoire personnelle ou bien un suicide en fin de parcours. Aujourd'hui ce créateur sera soutenu selon la « capitalisation symbolique » rendue possible par ses œuvres : nous saurons exposer ses tableaux ou montrer ses films dans le sillage de la recherche de visibilité d'un groupe ethnique ou linguistique, politico-historique ou sexuel, etc. Nous nous empresserons de cautionner cette production d'autant que nous voudrons – en tant que société – nous afficher en faveur d'une cause, capitaliser sur le marché des valeurs éthico-morales. C'est très bien, la cause est assurément juste, mais l'œuvre devient l'occasion de manœuvres de relations publiques grâce auxquelles nous faisons collectivement bonne figure. Hier, la postmodernité proposait une finalité commune à la diversité des guérillas culturelles ; aujourd'hui l'art postcolonial inaugure les grandes réhabilitations dévotes. Nos grand-messes culturelles consacrent le mariage de la technologie et de l'art, ne proposent rien de moins qu'une catharsis de l'histoire. Et pendant ce temps, les individus restent chez eux, chacun baignant dans l'individualisme autosatisfait, consommant les images mais demeurant incapable de les contextualiser ; chacun se persuadant qu'il peut juger de tout et de n'importe quoi aussi bien que n'importe qui, et ceci dans tous les domaines. C'est la grande utopie de l'égalité de tous les discours, cultivés et *déculturés*. Alors le jugement de n'importe qui sur l'art vaudrait le jugement d'un expert sur un projet d'expérimentation subatomique. La bombe *télévisionique* a explosé : plus personne ne lit à la fenêtre, ne sait écouter la musique dans l'obscurité ou regarder le plafond en se demandant s'il peut rêver éveillé. La culture du spectacle a été un déluge hertzien, elle a submergé la culture des choix existentiels. Voilà l'océan qui nous a engloutis.

Notre époque n'a plus besoin de censure, l'autoexclusion est plus efficace. Les contenus ne sont pas réprimés, ou plutôt ils ne sont pas discutés. C'est le format des tribunes (quelques minutes à la télé, quelques lignes dans les imprimés) qui joue un rôle de censure : le désir de participer et d'être compris l'emporte sur le contenu. Notre attente de transcendance, notre soif d'absolu, tout cela a quitté la théologie et la politique pour s'investir dans l'art, tandis que l'art est devenu un carré de sable où chacun fait ses pâtés sans déranger personne. Nous donnons ainsi la preuve que notre société contribue à l'épanouissement de l'humain ; nous donnons l'image de la liberté sans être libres ; nous donnons également l'image du progrès selon les images toujours décalées, un peu rétrogrades, que nous avons des progrès scientifique et social. Mais là encore le public ne suit pas, car nos créations ne correspondent pas à la définition très narrative et graphiquement prédéterminée de l'événement dans les médias qui montreront toujours la vitrine brisée et non pas les deux mille personnes qui défilent dans le calme ; qui parleront longuement, avec les équipes de tournage sur place, d'un viol dans une maison de retraite et non d'un festival de performances qui a réuni des dizaines d'artistes-performeurs de tous azimuts dix jours durant.

Dire que la culture va bien, qu'elle dispose d'une multiplicité de lieux – tous plus beaux et nouveaux – pour acheminer ses contenus, ce n'est pas encore révéler la nature de ses contenus. C'est l'ambiguïté de notre « culture Atlantide » : une partie est submergée et confuse, l'autre est une culture-spectacle dont les contenus sont capitalisés par une industrie. Nous avons laissé à cette industrie toute la latitude pour formater, acheminer et adapter ses contenus – les matins en première page du journal et les soirs sur le petit écran – avec le même dosage. Une histoire tous les jours – la même part d'inconnu, la même dépendance envers le connu – avec toujours les mêmes acteurs de l'actualité, dans le rituel quotidien du monde reconnu, en nous montrant précisément ce que nous pouvons d'emblée reconnaître. Aujourd'hui, les contenus véhiculés sur l'Internet présentent la même familiarité douteuse : non pas des images mais des prévisualisations, non pas des contenus mais des *thumbnails*, une culture lilliputienne à l'attention d'un public qui se croit tout-puissant parce qu'il peut zapper et cliquer. Contre la culture-spectacle, l'art déjoue les attentes de contenu en se détournant temporairement de l'objet, en investissant des lieux, en suscitant des attitudes, en suggérant que chacun d'entre nous saurait réinventer ses relations avec autrui, son rapport au monde et à lui-même. Cependant, ce nouveau développement de l'art subit encore les pressions de la mise en spectacle, la surenchère qui fait croire qu'il n'y a pas de sens là où il n'y a pas de sang, qu'il n'y a pas d'effet là où il n'y a pas d'excès ; qui fait croire que nous ne saurions attirer l'attention et susciter la réflexion aujourd'hui sans excès dans l'obscène et le bizarre.

Pouvons-nous nous réjouir de l'état de la culture ? Pouvons-nous imaginer une culture plus vivante ? Une culture plus forte ferait mieux passer son contenu et ce contenu ne serait pas toujours réjouissant. Cependant, elle ne serait pas réduite à recourir à de telles surenchères. Nous côtoyons un monde d'occupations militaires, d'esclavage de la main-d'œuvre, d'épidémies continentales, de dessèchement planétaire, de destructions d'héritages spirituels, etc., ceci quand le souci principal du public est de ne pas manquer le feuilleton à la télé-réalité. Dire que notre culture est forte et en plein essor, c'est affirmer que le miroir est bien poli parce que nous y voyons l'image du monde et de soi-même que nous attendons.

Imaginer que notre culture est florissante, que notre art est en vie, c'est refuser de voir combien notre monde souffre d'un manque d'imagination et de compassion, c'est s'accrocher à un fantasme : tout est inversé et sublimé dans une culture qui consacre le mariage de l'art et de la science, du spectacle et de la technologie – une culture Atlantide. La culture-héritage aura sombré, la culture-spectacle s'élève au-dessus de celle-ci, comme le rêve issu d'un monde perdu et, s'il y a confusion et désordre aujourd'hui, c'est le dernier soubresaut d'un cataclysme passé. Un chronotope fantasmé : atopie et achronie. L'Atlantide hors du temps et de l'espace, c'est l'Occident éternel et universel, c'est notre modèle mytho-politique de richesse et d'ordre, de perfection architecturale et de sciences appliquées, qui est en même temps le modèle de notre propre disparition : l'Occident abîmé dans l'océan du temps. Il ne s'agit pas tant d'un déclin que d'une perte de nos inspirations créatrices et de nos intuitions libératrices.

Nous nous refusons toute conscience de notre anéantissement, celui-ci hante pourtant notre imaginaire. L'Occident aurait déjà sombré, nous voulons penser le monde dans l'éclairage improbable d'une absence de sens, dans cette occasion du néant. Comment penser, créer et ressentir quand la pensée même ne semble plus possible ? Le seul exercice de la philosophie, de l'art, de la littérature, ne saurait-il dorénavant prendre place que dans l'imaginaire ? On imagine ce que serait un art, on imagine ce que serait une pensée – si l'on pouvait penser. Pourtant, chaque pensée réinstaure les conditions de la pensée, chaque œuvre instaure l'art de nouveau.

Illust. : Cindy DUMAIS, *Choc*, 2001.